

Dans la Cour des Amusements.

C'est, je puis bien dire, dans la cour des Amusements que j'ai connu Abd el Aziz. N'étais-je pas de ceux qui, promus à la dignité d'instruments de règne, avaient charge de le distraire, de l'occuper ? C'est là tout d'abord que, pendant notre séjour à Marrakech, je le vis le plus souvent, le plus longuement; là que je vécus le plus près de lui. Car c'est là qu'il aimait le mieux à se tenir durant les longues journées d'oisiveté que lui laissait la politique de son premier favori. Sans doute, ne puis-je pas dire qu'il n'y coula que de bons moments, puisqu'il y reçut parfois des ambassades; que vinrent l'y retrouver les quelques soucis légers qu'on voulait bien lui laisser du pouvoir, et qu'il y essuya parfois les mercuriales respectueuses mais affligeantes des envoyés officieux ou officiels de la France, érigée, de sa propre autorité, en tutrice grognonne. C'est là, pourtant, je crois, que, libre, insouciant, à l'ordinaire, il a vécu les meilleures heures de sa vie, les heures qu'il regrettait, à Fez, quand nous le voyions morose, alors que sa pensée se reportait vers sa chère Marrakech.

Certes, à Fez, son premier soin, et le nôtre, en arrivant, fut d'adopter aussi une place pour nos jeux, de recréer une autre cour des Amusements. Ce ne fut plus ça. Elle s'assombrit bien vite, et des soucis l'emplirent.

Ces quelques mois que j'ai passés à Marrakech, je n'y songe pas moi-même sans regrets. C'était l'époque bénie, et cette cour, dans un coin de laquelle, entre deux parties, le jeune Sultan accordait une audience solennelle, fut vraiment le cœur même du Maroc, le siège du pouvoir; la Salle du Trône, ce lieu auguste, ce sanctuaire où le vulgaire asseoit la toute-puissance des rois.

Si l'histoire doit jamais faire un grief à Mouley Abd el Aziz d'avoir trop aimé les sports, c'est à l'Angleterre qu'elle devra s'en prendre. Il n'était qu'un beau gros adolescent robuste, très grand - 1,78 m de taille, 1,80, peut-être - et de forte corpulence, ayant toute l'étoffe d'un colosse, sans en avoir les muscles, quand Mac Lean, ému de son indolence, de son nonchaloir, et tout imbu des théories anglaises, renouvelées, comme le jeu de l'Oie des Grecs, lui conseilla, voulant le doter d'un peu d'énergie physique, en attendant l'autre, de faire de l'exercice. C'était un divertissement nouveau, il séduisit Abd el Aziz. On installa pour lui, dans une cour du palais, un portique avec un trapèze; il apprit à jouer à saute-mouton, pratiqua avec toute l'énergie dont il était capable les gymnastiques en usage dans l'armée britannique, le tennis, le football; fut initié par M. N. Verdon, le lieutenant de Mac Lean, aux beautés de l'escrime au sabre, et un beau jour, enfin enfourcha sa première bicyclette. Il y prit goût vivement.

À l'époque où j'arrivai à Marrakech, il eût passé ses journées sur une bécane. La cour des Amusements était transformée en une piste tout à fait extraordinaire, agrémentée d'obstacles, où nous nous livrions aux *steeples* les plus fous, lui, Mac Lean, El Menebhy, le docteur anglais Verdon et son frère, un ou deux autres encore. Le Sultan ayant une fois, par hasard, passé sur un

Dans la cour des Amusements

matelas qui gisait, abandonné, au milieu de la cour et ayant trouvé la sensation amusante, cet incident fortuit donna l'idée d'une série d'inventions très baroques et dont souriraient nos champions.

Sur le trajet que nous suivions d'habitude, on dressa d'abord des caisses plates et peu épaisses, sur lesquelles s'appuyaient, formant rampes à la montée et à la descente, d'étroites passerelles de planches; puis on entassa ces caisses les unes sur les autres jusqu'à un mètre, un mètre cinquante du sol; puis on les disposa en zigzag; des échelles entrèrent en jeu, et aussi des canots pliants, que Mac Lean avait fait venir de Londres ou de Liverpool et qui devinrent des piles admirables pour nos ponts volants. Là-dessus, on jetait un large plancher où nous nous exercions à de périlleuses évolutions, nous croisant, nous passant, rebroussant chemin. Nous inventâmes, parallèlement peut-être avec quelques virtuoses européens, le polo à bicyclette, et nous y jouions sur des machines spécialement agencées, dont les roues étaient protégées par des plaques de celluloïd, afin d'éviter que les maillets ne s'engageassent dans les rayons, au hasard d'un coup. À toutes ces acrobaties, le Sultan était prodigieusement adroit, sans flatterie, le plus adroit de nous tous. Au début, ses longs vêtements, sa *djellaba*, le gênaient bien un peu, et nous lui avons proposé, pour plus de commodité, de monter une bicyclette de femme; mais quand il sut que c'était une machine spécialement construite pour le sexe faible, il s'insurgea orgueilleusement.

Il fit du tandem, de la triplete. Il eut jusqu'à une quintuplette. Bref, il fut fou, fanatique, éperdu de la "reine Bicyclette". Il fallut la motocyclette pour la détrôner dans son esprit.

Je m'avoue humblement l'auteur responsable de l'introduction du moteur à pétrole aux palais impériaux.

Le jour où je déballai, en sa présence, le premier tricycle automobile qu'il eût vu, le Sultan fit la moue. Il le trouva peu gracieux. Pourtant ses mécaniques l'intéressèrent. Il demanda à quoi servaient les différents organes, toucha les manettes, s'inquiéta de savoir pourquoi, comment cela marchait. Je donnai quelques coups de pédale et le teuf-teuf se mit en route. Il était enthousiasmé et poussait des exclamations de joie. C'était la première fois qu'il voyait une pareille machine se mouvoir seule : « Reviens ! reviens ! » criait-il. Et j'avais à peine mis pied à terre qu'il enfourchait à son tour la machine; après de brèves explications de ma part, il se lançait à pleine vitesse à travers la cour. Je le suivis, en courant un moment : ce fut la seule leçon dont il eut besoin.

Il était ivre de joie. L'après-midi entier, il s'amusa de ce jouet neuf, riant, virevoltant, évoluant en tous sens à travers la cour. À la nuit tombante, il n'était pas encore rassasié de cette joie qu'il éprouvait. Alors il fit venir trente esclaves noirs avec des falots, des bougies, pour éclairer sa course folle, jusqu'au moment où, excédé, las, il lui fallut rentrer dans ses appartements pour y rêver de pétrole !

Le lendemain, très maître de sa machine, il y montait un fusil en mains, et, se dressant sur les pédales, mettant en joue, jonglant avec son arme, il se livrait à tout un simulacre de fantasia.

Dans la cour des Amusements

Quelques jours plus tard, une question lui venait aux lèvres, comme il descendait de machine :

- Est-ce qu'il n'y en a pas de plus grandes ?

L'automobile s'imposait. Nous fîmes venir des automobiles, quatre, que le Sultan lui-même avait choisies sur catalogue. Il y avait deux voiturettes, un coupé de style Louis XVI, très simple, vert et or, et enfin un véhicule fort curieux, à une seule place, avec un moteur de trois chevaux, dont la carrosserie n'était ni plus ni moins qu'un traîneau ancien des Trianons, rehaussé de précieuses peintures, ayant servi jadis à Marie-Antoinette.

Celui-ci nous arriva presque en miettes, inutilisable, en tout cas. L'affreux traitement qu'il avait subi, par force, de la côte à Marrakech, puis à Fez, où tout l'envoi était venu rejoindre le Sultan qui, dans l'intervalle, avait quitté une capitale pour l'autre, l'avait brisé. Mais sa forme élégante, avec son avant terminé en col de cygne, avait enchanté Abd el Aziz qui m'ordonna de lui en commander en France une copie. Jamais cette commande n'arriva, et j'utilisai le moteur de la jolie voiturette pour actionner, au Palais, une machine à fabriquer la glace. D'ailleurs, le Sultan semblait guéri de la belle passion qu'il avait éprouvée pour l'automobile. Les remontrances de ses mentors, les objurgations des oulémas, et surtout ce grand mal que Rabelais dénomme « faute d'argent » avaient eu vite raison de son enthousiasme.

C'est dommage. Il était devenu un chauffeur de premier ordre.

Son adresse naturelle le servait ici, comme à tous les exercices corporels. Il avait le goût, la manie, pourrais-je dire, des difficultés. A Marrakech, il faisait aligner, sur deux rangs, des caisses, laissant entre elles un étroit passage où il s'engageait à toute vitesse sur son tricycle à pétrole, et il renouvelait, d'autre part, pour son compte, la fameuse piste hérissée d'obstacles qu'avaient créée naguère, pour exercer leurs élèves, certaines écoles à l'usage des aspirants chauffeurs.

Plus tard, à Fez, il organisa des courses où lui, un ingénieur anglais qu'il eut un moment, et moi-même, nous disputions la palme à des cavaliers excellents lancés à bride abattue et vaincus d'avance, les malheureux ! Pour lui, rien ne l'arrêtait, ni haies, ni broussailles. Il traversait tout, à pleine vitesse, sans souci des dommages qui en pouvaient résulter pour sa machine, et chacune de ces sorties me valait huit jours de réparations pénibles ! Le peu de temps que dura son engouement pour l'automobile, il s'y abandonna avec une sorte de frénésie, comme il faisait pour toutes ses fringales successives. Il fit partager de son mieux ce beau feu à ses femmes. Il me souvient, à ce propos, de quelques parties que nous fîmes ensemble et qui, vraiment, n'eurent rien de banal. C'était pendant qu'on réparait le palais d'Hiver. Le Sultan avec toute sa maison s'était installé au palais d'Été, tout proche du vieux Fez, mais ses femmes aimaient à suivre les travaux qui se poursuivaient dans la demeure qu'elles avaient dû abandonner, les préparatifs qu'on faisait pour les y recevoir bientôt. Il consentit un jour à les y conduire en automobile. Mais il fallait que la chose s'accomplît en grand mystère. On décida qu'elles viendraient quatre par quatre, avec Abd el Aziz et moi, chacun de nous conduisant son auto, et emmenant deux des belles curieuses. On choisit pour cette expédition le jeudi, jour où le palais est clos, interdit à

Dans la cour des Amusements

toute personne du dehors, soldats, ouvriers, à qui que ce soit d'étranger, et où les femmes peuvent y circuler librement, à l'abri des regards indiscrets. Il fut convenu que je me trouverais dans la cour des Amusements vers une heure du matin, et que nous partirions à bonne vitesse vers le palais d'Hiver. Ainsi fut fait, et ce furent d'étranges randonnées que nous fîmes ainsi, pendant plusieurs semaines, jusqu'à ce que tout le harem y eut passé à travers la ville endormie et silencieuse ! Le soir, les femmes s'en revenaient tranquillement à dos de mules.

Et ainsi, nous ne donnions pas au peuple d'Abd el Aziz un spectacle que d'aucuns jugeaient répréhensible et susceptible de porter atteinte au respect qui lui était dû; de plus, nous évitions de troubler profondément la population des quartiers que nous traversions, ce qui arrivait inmanquablement à chaque sortie du Sultan, même à cheval.

Car enfin, il faut liquider une querelle qu'on a cherchée au pauvre Abd el Aziz. On a prétendu, écrit, imprimé un peu partout que ses sujets, très attachés à leurs croyances, à leurs traditions, avaient éprouvé un profond mécontentement à le voir vivre familièrement, comme il faisait, avec des Européens, adopter leurs moeurs, se complaire à leurs inventions diaboliques, et que les rébellions qui se produisirent au Maroc n'avaient pas eu d'autre cause. J'ai déjà montré que la tentative de réforme de l'impôt, si malheureusement risquée par le Sultan sur les conseils de M. Harris, avait eu quelque influence sur cet état d'esprit des populations. Je voudrais remettre maintenant les choses au point en ce qui concerne l'impression produite sur le peuple marocain par la sympathie que manifesta toujours le Sultan pour les choses et les gens d'Europe.

Il est positif que les chefs religieux, défenseurs attitrés des traditions et de la foi, que même les membres du Makhzen, tous ceux qui vivent autour du trône et par lui, tous ceux-là, trop directement intéressés au maintien de l'état de choses actuel, ont vu d'un mauvais oeil les penchants qui poussaient le jeune Abd el Aziz vers notre civilisation. Que les oulémas aient sourdement excité les fidèles; que, plus tard, ils soient venus sermonner le Sultan et lui signaler le mouvement qu'ils avaient eux-mêmes créé, il n'y rien là que de très naturel. Mais en fait, le peuple de Fez ne manifesta à aucun moment d'hostilité visible contre nos bicyclettes, nos automobiles et nous-mêmes. Il m'est arrivé de parcourir maintes fois la capitale en teuf-teuf, seul, dépourvu de la moindre escorte, sans avoir jamais constaté parmi la foule autre chose que de la curiosité.

La vérité vraie est que chacune des sorties du Sultan, chacune des visites qu'il faisait, par exemple, du palais d'Eté au palais d'Hiver, même et surtout quand y il allait seul, causait dans les quartiers qu'il traversait un dérangement fort désagréable à ceux qui les habitaient.

C'est là-bas un dogme que Sa Majesté Chérifienne, pour conserver entière la vénération de ses sujets, doit se montrer à eux le moins souvent possible - jamais, pour ainsi dire, en dehors des grandes fêtes de l'année, où le Sultan pontifie.

Et quand il s'aventure à sortir, c'est un crime de le regarder. Notez que sa personne est sacrée et que tout musulman qui l'approche doit l'aborder pieds nus. Jugez de la superstition qui l'entoure ! Lorsque nous fîmes, en auto, ce fameux match dont j'ai parlé, des soldats étaient déployés sur

Dans la cour des Amusements

les quatre kilomètres du parcours, avec consigne d'éloigner de la piste tout curieux. Quand, à Marrakech, nous allions, toute sa suite avec lui, nous promener à l'Agdal, immense jardin dépendant du palais, tous les hommes occupés aux travaux de culture devaient disparaître ou tout au moins tourner le dos à l'approche de Sidna.

Les ouvriers, même dans la cour des Amusements, s'enfuyaient comme une volée de moineaux quand il apparaissait et ne revenaient que lui parti. Cela lui parut absurde, et quand nous arrivâmes à Fez, il ordonna, de son propre mouvement, que chacun, en sa présence, continuerait à vaquer à ses occupations, sans s'inquiéter de lui, sans le saluer, même. Ce fut là, aussi, l'un des griefs des oulémas et des vieux croyants contre lui. Et comme, d'autre part, pendant quelques mois, tant que l'enthousiasme l'automobilisme, il eut de plus fréquentes occasions de sortir qu'auparavant, on lui reprocha, non sans amertume, de trop se montrer, de ne pas se soucier assez de son rôle d'idole. Ce sera éternellement son sort, au pauvre Empereur, que de voir son caractère débonnaire, sa simplicité en conflit avec des devoirs surannés qu'on ne lui permet pas d'oublier.

Nul n'a le droit, juché sur un trône, de demeurer brave homme !

Mais j'en reviens à ses promenades dans Fez. La ville est divisée en quartiers dont chacun, indépendant des voisins, ville dans la ville, est clos de murailles. Tout quartier que Sidna devait traverser, au hasard de ses sorties, que ce fût, je le répète, en automobile ou à cheval, ou à pied, était, au préalable, vidé de toute la population qui l'habitait et qui, obligée d'abandonner sur l'heure ses foyers, ses humbles travaux, allait se réfugier où bon lui semblait, dans le quartier d'à côté. Pendant tout le temps que durait la tournée impériale, jusqu'au retour, trois à quatre mille personnes étaient ainsi jetées hors de chez elles. Il est bien certain que la popularité du Sultan ne pouvait guère gagner à ces pratiques. Lui, d'ailleurs, ne soupçonnait même pas les inconvénients qu'entraînait pour les pauvres gens chacun de ses plaisirs. Il supposait, de bonne foi, que, lui passé, on rouvrirait le quartier, pour le faire évacuer, puisque c'était l'usage, et un usage qu'il réprouvait, au moment de son retour. Mac Lean eut la bonne pensée de le détromper. Il s'emporta bien fort contre les fonctionnaires trop zélés, et défendit qu'à l'avenir le quartier fut fermé plus d'un quart d'heure, au moment de son passage. Mais le mauvais effet était produit.

Les sévères gardiens des traditions faillirent avoir, d'ailleurs, une bien autre occasion de se scandaliser. La locomotive même faillit souiller de son haleine pestilentielle la si pure atmosphère du Maghreb !

Abd el Aziz voulut un chemin de fer - oh ! une réduction de chemin de fer, un pauvre petit chemin de fer départemental, à voie étroite, qui devait lui permettre d'aller de son palais à ses jardins de Dar-Dbibar, situés à quatre kilomètres. On commanda au Creusot la voie Decauville, une jolie petite machine et deux amours de wagons salons, capitonnés, pomponnés, exquis. On reçut l'avis que tout était prêt, emballé, expédié, puis que tout était débarqué à Larache. Seulement, vous n'imaginez guère ce que peut être le transport de pareils colis de la côte jusqu'à Fez. Chargés sur des chariots auxquels on dut atteler jusqu'à soixante mules, les wagons, la

Dans la cour des Amusements

locomotive et les rails mirent quatre longs mois à nous parvenir, à travers 150 kilomètres de pistes en plein désert. Un homme moins impatient que Mouley Abd el Aziz en eût perdu la tête.

La pose de la voie, le montage du matériel roulant commencèrent tout aussitôt les caisses ouvertes. Mais, comble de malchance, jamais on ne parvint à retrouver les roues de la locomotive. On fit faire des recherches à Larache, on réclama à la douane, à la compagnie de navigation, aux chemins de fer français, au Creusot; jamais les roues ne nous parvinrent.

En attendant, le Sultan décida qu'on le remorquerait au moyen de mules ou de chevaux. Il ne voulait pas davantage attendre, et deux kilomètres de voie, à peine, étaient en place qu'il s'offrit le plaisir de s'y faire promener. Après quoi, satisfait, il oublia son chemin de fer. Les rails en sont aujourd'hui ensevelis profondément. On ne les voit plus, nul n'y songe plus.

La note du Creusot se montait, si j'ai bonne mémoire, à une centaine de mille francs. Mais je n'ose dire à combien cette fantaisie revint à Abd el Aziz.

Il n'y en eut jamais, d'ailleurs, qui aient soulevé plus de criaileries: comme pour l'automobile, les conditions mêmes d'établissement de la voie avaient fait le plus gros du mal. Elle traversait, à la sortie de l'enceinte du Palais, un chemin très fréquenté. Naturellement on n'hésita pas un instant, pour satisfaire le caprice de Sidna, à supprimer le chemin, bâtissant au travers des murs élevés qui dérobaient aux indiscrets la vue de ce qui se passait à leur abri. Et cela fit, dans Fez, un joli bruit.

Mais nous eûmes des amusements moins encombrants, moins vexatoires et aussi moins impopulaires.

Par exemple, le lancement de montgolfières, au gonflement desquelles tout le monde mettait la main, depuis Mac Lean qui dirigeait la manoeuvre, jusqu'au Menebhy. Je ne parle pas de moi par modestie... Puis un feu d'artifice, qui avait au contraire le mérite d'amuser follement la ville, prenant le frais, la nuit, sur ses terrasses, en même temps qu'il distrait le Sultan. Car le Marocain raffole de tous les jeux où "parle la poudre". La détonation des premières bombes annonçant, chaque soir, le commencement de la fête faisait tressaillir d'aise tout Marrakech. Abd el Aziz n'était jamais le dernier à venir prendre sa part du spectacle. Il faillit même, un jour, être victime de l'intérêt qu'il y apportait. Une bombe ayant éclaté malencontreusement dans le mortier qui devait la lancer, des pierres furent projetées en tous sens par l'explosion et arrivèrent jusqu'aux pieds du Sultan, qui s'était approché un peu près. Afin d'éviter le retour d'un pareil accident, nous élevâmes, autour du coin de la cour où nous manoeuvrions, une sorte de parapet, de bastion, à l'abri duquel nous pouvions opérer sans danger pour les spectateurs.

Cependant, au bout de quatre mois, les munitions nous manquèrent, avant qu'Abd el Aziz se fut lassé de ce plaisir. On commanda de nouvelles bombes, des fusées, des pièces. Il leur fallut du temps pour venir. Quand elles arrivèrent, nous avons quitté Marrakech pour Fez; d'autres préoccupations hantaient le Sultan, et le "chef artificier" avait été licencié.

Dans la cour des Amusements

Abd el Aziz aime aussi fort le billard. À Marrakech, sa salle de billard était assez peu confortablement installée, sous une tente, contre la véranda du Palais, au fond de “notre cour”. À Fez, ce fut plus luxueux. Le billard, ici, était richissime, tout marqueté, tout doré, et son lustre lourd et compliqué déversait sur le tapis vert l'éblouissante lumière des lampes électriques. Quelqu'un avait même apporté au Palais, contre espèces, je pense, un cocasse meuble de salle à manger, table et billard tour à tour, joujou à l'usage des personnes logées à l'étroit, tandis que le dressoir enfermait dans ses tiroirs des jeux de billes, et abritait derrière la glace qui le surmontait un marqueur et un râtelier pour les queues. Je dois dire, en passant, que le marqueur avait pour Abd el Aziz une grande importance, et conter une historiette qui attestera encore une fois sa bonhomie. Il avait remarqué ou cru remarquer, que, comme de vils courtisans que nous étions, et afin de le faire à tout coup gagner nous oublions quelquefois de compter nos propres points, alors que nous lui en attribuions sournoisement quelques-uns qui ne lui revenaient pas. Il s'en fâcha, et me demanda si je ne pouvais pas lui installer un marqueur électrique qui sonnerait chacun des coups. Je le fis, et il devint impossible de tricher, même pour des motifs inavouables, comme la basse courtoisie

Si je parle maintenant de choses plus sérieuses qui captivèrent aussi l'esprit du Sultan, en dehors de ces purs amusements, comme la téléphonie, la télégraphie, l'électricité, c'est que toutes les curiosités qui le poussèrent à vouloir connaître nos inventions modernes prirent naissance, en somme, dans cette cour des Amusements dont mon laboratoire, mes ateliers n'étaient pour ainsi dire que des annexes.

Le jour où j'eus terminé l'installation de la première ligne téléphonique de Marrakech - elle allait de la salle de billard à mon atelier, - j'en avisai Abd el Aziz: il se rendit à la salle de billard, et je lui présentai, de l'atelier, mes hommages. Aux premiers mots qu'il avait entendus, il avait lâché les récepteurs et accourait émerveillé vers moi. Il voulait, à son habitude, des explications, et je dus démonter devant lui l'appareil, lui en montrer le fonctionnement, lui faire toucher les microphones, voir les organes cachés.

Toujours il s'efforçait ainsi de comprendre, de savoir le pourquoi des choses. Sa curiosité était parfois malaisée à satisfaire. Je fus fort embarrassé, par exemple, ce jour où, au cours d'une séance de cinématographe, il me demanda à quoi pouvait bien servir la tour Eiffel, que je lui avais montrée parmi les vues de la dernière Exposition. C'est une question que se sont posée, depuis tantôt vingt ans, bien des Français sans être encore parvenus à y répondre de façon plausible.

- A quoi bon, disait-il encore, devant les palais de la Foire du Monde, à quoi bon édifier de si belles constructions, pour les détruire six mois après !

Et il se demandait aussi comment, puisque je lui disais qu'on n'avait mis qu'un an ou deux à bâtir et aménager tout le Champ de Mars, les arbres des jardins avaient pu pousser en si peu de temps.

Lorsque la télégraphie sans fil fut à l'ordre du jour, je lui en parlai. J'entrevois dans un avenir plus ou moins lointain, la possibilité, peut-être, d'installer quelques postes dans le pays.

Il me semblait qu'on pouvait utilement, par ce système, relier entre elles les principales villes du Maroc, les mettre en communication avec la côte, et cela sans les travaux longs et coûteux qu'entraîne la pose d'une ligne, toujours exposée, ensuite, aux déprédations, aux entreprises malveillantes des indigènes. Abd el Aziz me commanda de lui installer un petit poste d'expériences dans le Palais. Et, bien entendu, quand ce fut fait, il me fallut lui expliquer comment l'appareil fonctionnait, lui exposer, *grosso modo*, la théorie des ondes. Alors il lui parut qu'en se plaçant entre les deux stations, sur le passage du courant, on devait ressentir la secousse électrique, comme il l'avait éprouvée en prenant les électrodes d'une bobine de Ruhmkorff; et tandis que j'expédiais des signaux en sa présence, il étendit la main, pour vérifier.

L'électricité, avec ses applications si variées, a toujours vivement intrigué le Sultan.

A Marrakech, nous avons une installation de fortune, assez rudimentaire, une petite dynamo actionnée par un moteur à essence, et une batterie réduite d'accumulateurs. Elle suffisait pourtant à éclairer tout le Palais.

Jamais, avant le jour où cet embryon d'usine alluma la première lampe, Abd el Aziz n'avait naturellement, vu de lumière électrique. Il en apprécia tout d'abord la commodité. Mais il ne pouvait parvenir à comprendre comment cette lumière s'en allait rayonner à distance dans ses appartements, dans le Palais entier. Il se tint pour satisfait, cependant, quand je lui eus dit que les fils qui couraient le long des murs étaient de simples tuyaux par où s'écoulait le fluide, - explication en somme assez conforme à la bonne théorie.

À Fez, par exemple, nous eûmes une usine complète, joliment aménagée, toute décorée de faïences chatoyantes et pourvue de machines excellentes. Abd el Aziz s'y complaisait, s'amusant à mettre en route les moteurs, à manipuler les manettes, fort adroit, toujours, et vite au fait de l'usage des différents organes Adossée à l'atelier de photographie, l'usine est située dans un des jardins; mais c'est encore par son origine comme par sa destination, une dépendance de la cour des Amusements, du quartier européen du palais.

Comme on l'a vu, c'est plus spécialement pour apprendre au Sultan la photographie que j'avais été mandé à Fez. Il avait, comme je l'ai dit, ambitionné d'abord de faire de la peinture, et on lui avait donné M. Schneider, peintre américain, comme professeur. Mais l'art est difficile !

Abd el Aziz le vérifia bien vite, pour sa part. Il s'entêta, pourtant, avec une persévérance qui ne lui était guère habituelle et qui aurait mérité un meilleur résultat. Les premiers temps de mon séjour, M. Schneider lui donnait chaque jour sa leçon, dans notre cour, toujours, et le faisait travailler sur nature. Plus exactement, c'est l'artiste qui dessinait et qui, à la demande du Sultan, croquait rapidement sur son album un sujet désigné, un esclave au travail, un coin de bâtiment, un mouflon gambadant. Abd el Aziz emportait l'album pour recopier le sujet dans ses appartements. Mais il était moins doué que l'impérial peintre du *Péril jaune*, tant s'en faut. Il m'a fait présent de l'un de ses cahiers de croquis, que je conserve précieusement. On y peut suivre ses lents progrès.

Au début, après les premiers essais - pénibles ! - de reproduction des croquis de M. Schneider, il s'aperçut que ces croquis se décalquaient sur la page blanche d'en face. Sans s'inquiéter de ce que l'image ainsi imprimée légèrement se présentait en sens inverse du modèle, il s'appliqua à en repasser les traits avec soin, sûr au moins d'un résultat, de cette façon. Enfin, sur les objurgations de M. Schneider, qui eût ardemment désiré que son élève lui fit honneur, il s'exerça à reproduire exactement les dessins du professeur et, souvent, des barbouillages furieux, des coups de crayon barrant son oeuvre trahissent le vif dépit qu'il éprouvait de n'y pas réussir comme il eût voulu. Tant de difficultés le rebutèrent. Il lâcha délibérément le dessin pour la photographie.

Je crois bien, et je n'y mets nulle vanité, que, de tous les passe-temps auxquels tour à tour, il s'est adonné, c'est celui-là qui a le plus longtemps amusé Abd el Aziz et lui a donné le plus de satisfactions. Il y était devenu d'une rare habileté, et les quelques épreuves de clichés pris par lui que je donne parmi les illustrations de ce volume, montrent que je n'exagère rien. Il ne se contentait pas, comme tant d'amateurs, et même d'amateurs impériaux ou royaux, de "pousser le bouton", de déclencher l'obturateur. Il voulut être initié à toutes les manipulations délicates du laboratoire.

Je vous ai déjà dit de quels appareils compliqués, énormes, ruineux un pourvoyeur peu renseigné l'avait encombré avant ma venue. Ils ne lui suffirent pas et, dans son enthousiasme pour un art qui l'enchantait, il rêva d'un appareil extraordinaire, sans égal. Le petit vérascope si commode à manier, si pratique, avait surtout conquis sa faveur. Il voulut que je lui en fisse construire un tout en or, et le voulut si impérieusement que, bien que me rendant compte pourtant des difficultés d'un pareil travail, me mis en devoir de lui donner satisfaction. Il eut son vérascope, construit spécialement à Paris par des ouvriers habiles, tout en or marqué du poinçon du contrôle français, et où les ressorts seuls étaient d'acier, d'acier doré: une fantaisie de vingt-cinq mille francs, je crois.

La photographie ordinaire, déjà pourtant bien compliquée et féconde en ressources, ne lui suffit pas et, quand il entendit parler de la photographie en couleurs, il désira s'y exercer aussi. Je lui enseignai le procédé aux trois couleurs, et, quand il en fut maître, il passa de longues journées, enfermé dans son harem, à photographier ses femmes. Car, au fond, c'était bien là son ambition que de fixer leurs traits.

Il les fit se parer de leurs atours les plus voyants, de leurs bijoux, colliers, bracelets, aigrettes; il les plaça devant des fonds d'éclatants tapis, disposa autour d'elles, sur la table drapée de violentes étoffes, des fleurs artificielles, baroques, criardes, et chercha enfin à réaliser les tableaux les plus colorés qu'il put former. Il obtint souvent de très jolis clichés. On en a une idée par ces portraits de ses favorites qui sont son oeuvre et qu'on voit malheureusement, ici, dépouillé du charme que leur donnait la couleur.

Enfin, vous ne connaîtriez pas tous les joujoux du Sultan si, avant de quitter cette cour des Amusements où très probablement, nous reviendrons, je ne vous présentais encore l'un des familiers de Sa Majesté.

Pas de festins, jamais de cour, pas de bouffons, dit le poète, pour mieux attester l'austérité d'Aranjuez ou de l'Escorial sous le fils de Charles-Quint. Mouley Abd el Aziz, moins taciturne que Philippe II, a son fou. Peut-être est-ce le seul des souverains du temps présent qui ait près de lui cet accessoire de drame romantique. C'est beaucoup plus par hasard que par souci des traditions, vous l'allez voir.

Ne vous représentez point, toutefois, Si Ali Blot sous les espèces d'un nain cagneux, difforme, effronté et autorisé à toutes les audaces. Il a la figure joviale, le teint basané, et la fantaisie du Sultan l'affuble quelquefois de défroques assez hétéroclites: souliers à l'européenne, uniformes envoyés comme échantillons par quelque fournisseur d'équipements militaires en quête d'une commande pour l'armée. Mais il est d'assez belle taille et normalement constitué, gaillard plutôt solide.

Il était naguère le chef d'une bande de musiciens qui, à Marrakech, venaient chaque jeudi jouer devant le Sultan et ses femmes et les distraire un moment, car ce jour-là est en quelque sorte un jour férié où, le palais fermé à tout étranger, le Maître se consacre entièrement aux joies domestiques.

Abd el Aziz remarqua cet homme, soit que sa mimique, ses grimaces, tandis qu'il dirigeait son petit orchestre, l'amusassent, soit que sa figure lui fut sympathique. Il lui parla. L'autre, en verve, le fit rire par quelques saillies heureuses.

Il n'en fallut pas davantage. Si Ali Blot lâcha sa bande et demeura au Palais.

Le Sultan, tout d'abord, le débaptisa, si je puis dire, et le dénomma *Fourach* - mot qui signifie: Quand ?

À Marrakech, la même conjonction se traduit par *yemta* ? Et c'était ce mot qu'employaient toujours là-bas le Sultan et ceux de son entourage. A Fez, on dit: *fourach*?; et Si Ali Blot, qui venait de Fez, très questionneur de sa nature, faisait une extraordinaire dépense de "fourach ?".

Abd el Aziz s'en amusa et l'appela Fourach. On ne le connaît plus que sous ce nom.

Fourach, donc, est en somme très libre de langage, même vis-à-vis du Sultan. Pourtant le respect que doit tout croyant au Chérif, au descendant sacré du Prophète, lui interdit la trop grande familiarité, et rogne souvent les ailes à ses facéties. Bien certainement, il ne se permet pas à lui-même tout ce que le Sultan lui passerait à l'occasion.

Quant à Abd el Aziz, il fait parfois à son fou quelques plaisanteries assez rudes: ainsi ce jour où, le voyant juché sur un tricycle à pétrole, dont il ignorait absolument le maniement - mais il avait l'ambition, la manie de singer tout ce qu'il nous voyait faire,- il mit la machine en mouvement, et, au risque de briser, au bout de la course, l'homme et l'engin, il les envoya tous deux piquer droit dans le mur du fond de la cour. Le pauvre Fourach, désarçonné, était affolé, et, redoutant d'avoir déplu à Sidna, persuadé que celui-ci l'avait voulu châtier, poussait des cris pitoyables et suppliait qu'on ne le tuât pas. Les grands éclats de rire du Sultan, enchanté de la farce, le rassurèrent. Abd el Aziz s'amusait un peu plus cruellement qu'à son ordinaire, voilà tout.

Dans la cour des Amusements

Fourach, le malin Fourach, a d'ailleurs maintes occasions de se rattraper, et c'est sur les amis du Sultan qu'il prend en général ses revanches, n'osant, en sujet respectueux, s'attaquer au Maître lui-même. Il me souvient d'un tour assez amusant qu'il joua ainsi au Menebhy.

Il avait commencé par se lamenter sur la solitude où il vivait.

Pas une esclave, pas une femme, "ce doux serviteur de ceux qui n'ont pas de serviteur". Cette situation commençait à lui peser.

- Au moins, dit-il au Sultan, en matière de conclusion, si tu avais un ministre de la guerre un peu généreux, est-ce que, lui, si riche, il n'aurait pas eu pitié de moi, et ne m'aurait pas déjà donné une femme !...

Abd el Aziz partit à rire, amusé de la boutade.

Il était du devoir de Si Mehedi de la trouver bonne aussi, et d'y répondre galamment.

- Mais que n'as-tu parlé plus tôt ? répondit-il au bouffon. Demain, demain matin, viens chez moi, et tu choisiras.

Fourach eut ainsi son esclave, - sa première esclave, car il ne devait pas s'arrêter en si beau chemin.

Le surlendemain de cette scène, le Sultan l'interrogeait sur la façon dont il avait passé sa nuit de noces.

Il eut une moue comique, regarda Sidna puis El Menebhy, et entama un récit qui fit se pâmer le Sultan.

Ce récit, je ne suis pas assez sûr de n'être lu que par des dragons pour le rapporter ici, ne tenant à faire naître au front de personne une rougeur même légère... Enfin... Si Ali Blot se plaignait que l'homme magnifique qui l'avait pourvu d'une épouse eût inculqué préalablement à celle-ci des habitudes si contraires à l'ordre naturel des choses qu'il pourrait difficilement, à moins qu'il ne parvint à la guérir de cette perversion, se vanter qu'elle lui donnât jamais le moindre héritier.

Abd el Aziz ne pouvait offrir à son facétieux Fourach qu'une consolation. Il la lui donna galamment, et l'invita à choisir, dans son propre harem, mieux tenu, une seconde esclave. Et Fourach eut deux femmes, le commencement d'un harem !